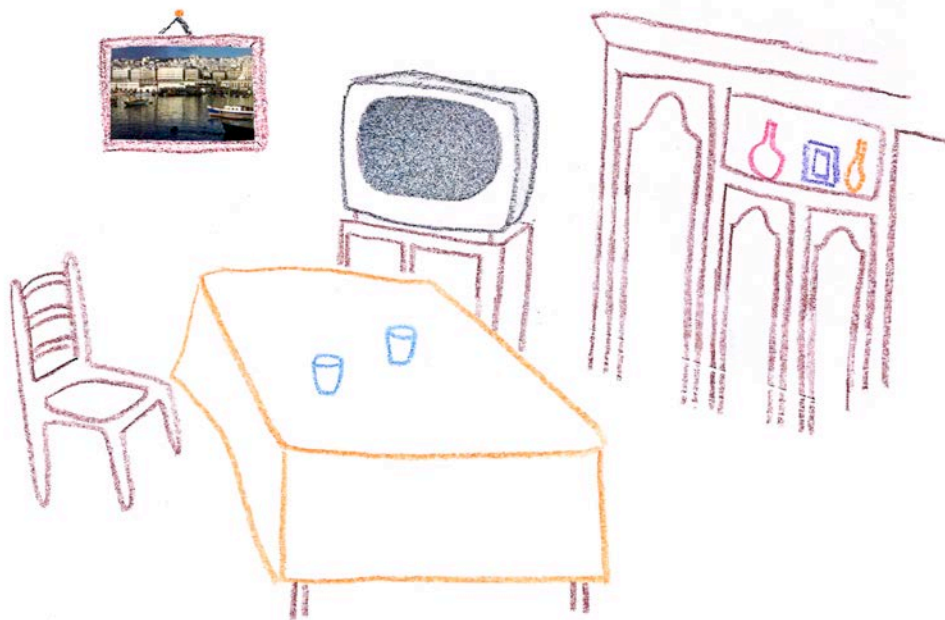


Fonds d'aide à l'innovation – documentaire – 1er décembre 2011

RETOUR A GENOA CITY

Un film de Benoît Grimalt

sur une idée de Damien Froidevaux



Une production E2P/entre2prises

www.entre2prises.fr

Contact : Damien Froidevaux 01 42 87 73 06 / 06 62 57 24 76

froidevaux@entre2prises.fr


entre2prises

La musique du générique des *Feux de l'Amour* sur des images de Nice : la mer, la promenade des Anglais, la voie rapide, les immeubles, les toits...

1. “ Mémé, tu me racontes *Les Feux de l'Amour* ? “

Mémé, c'est ma grand-mère. Certains appellent leur grand-mère *Mamie* ou *Grand-mère*. Nous, ça a été *Mémé*, je ne sais pas d'où ça vient. Mémé c'est la maman de mon père. Mémé regarde *Les Feux de l'Amour* depuis 22 ans. 22 ans que ce feuilleton diffuse ses passions, ses vengeances, ses histoires de jalousie, d'héritages, de maladies et d'accidents sur TF1. Une “œuvre de savon” (*soap opera*) américaine (du Nord), enfant de *Dallas*, de *Dynastie* ou *Santa Barbara* mais en plus *cheap*.

La 1ère diffusion française a eu lieu en 1989. Je me souviens que mémé était toute heureuse de voir apparaître une nouvelle série à 13h30, juste après manger, à l'heure de la digestion. *Télé-star*, la bible de Mémé, avait préparé les téléspectateurs à grand renfort de publicités et d'articles sur l'imminence de cette diffusion.



Wikipédia nous dit que : “*Les Feux de l’Amour* (*The Young and the Restless*, signifiant littéralement “ Jeunes et Agités “) est un feuilleton télévisé américain toujours en production, créé par le couple William Joseph Bell et Lee Phillip Bell, diffusé à la télévision depuis le 26 mars 1973 sur CBS aux États-Unis, et depuis le 16 août 1989 sur TF1 en France. Il est à ce jour l’un des plus longs et des plus anciens feuilletons toujours en production de l’histoire de la télévision.”

Alors mémé tu me racontes *Les Feux de l’Amour* ?

Mémé ne se souvient plus trop. Mémé a 94 ans, elle est loin d’être *young and restless*. Elle est là dans son salon, devant sa télévision comme chaque jour à la même heure. Dans ce salon qui n’a pas bougé depuis 22 ans : les mêmes bibelots sur les mêmes meubles aux mêmes endroits, à la place qu’ils doivent tenir, le même vaisselier, la même grande table, la même bibliothèque avec les mêmes livres *France Loisirs* que pépé commandait (mais pépé disparu, les livres n’ont pas bougé) les mêmes tableaux que la tante Mafalda de Rome avait offerts à Mémé pour Noël (des vues de Venise version croûte), le même canapé en cuir marron qui occupe trop d’espace. Un salon pas vraiment *restless* (agité), un salon peut être fatigué d’entendre les larmes de Jessica ou de Nikky depuis 22 ans.

Mémé hésite. Les voix et la musique du feuilleton emplissent le salon alors que mémé essaie de se souvenir de l’histoire. Elle ne sait pas par quoi commencer. 22 ans de série télévisée à dose d’une heure par jour, ce n’est pas rien. 264 heures par an (la série n’est pas diffusée le week end au grand malheur de mémé) multipliées par 22 ans. 5808 heures passées devant l’histoire d’une famille américaine qui habite à 10 000 km de chez elle, à 10 000 km de Nice. Elle se demande ce qu’elle doit raconter, tant le feuilleton dit beaucoup et rien à la fois. Comment résumer 22 ans de feuilleton ?

Voici un résumé des trois derniers épisodes trouvé sur le site officiel de la série (soit 1/2000^{ème} de cette histoire) :

Neil découvre Lily en train d'embrasser Cane, furieux il demande à parler à sa fille en privé, Lauren et Michael sont inquiets car ils sont sans nouvelles de Gloria, cette dernière est en fait dans la chambre d'hôtel de Jeffrey, ce dernier souhaite fixer la date de leur mariage le jour de la Saint-Valentin, Colleen et Adrian se disputent au sujet de Jana, J.T. informe Nikki d'une altercation entre David et un inconnu, David affirme à Nikki qu'il s'agissait d'un journaliste, April propose à Heather de déménager loin de Paul, celle-ci très perturbée refuse, Gloria suggère à Jeffrey d'aller se marier le soir même à Las Vegas, elle ment sur sa destination à Lauren et Michael Reed peut enfin respirer tout seul, Nikki s'aperçoit que Victor a gelé ses comptes en banque Jack a rendez-vous avec son avocat afin que Gloria récupère sa part d'héritage, Sharon part pour Chicago à l'occasion de la sortie du nouveau produit "Délicieuse passion", Brad a réservé un vol pour la rejoindre, Colleen découvre la vérité et essaie de l'en dissuader en vain elle décide de prévenir Jack, Cane veut emmener Katherine et Jill en vacances découvrir l'Australie mais Katherine est victime d'un léger malaise, Nikki accepte la demande en mariage de David et lui demande de venir vivre chez elle, Cane passe à l'improviste chez les Winters pour remettre des documents à Neil et se retrouve nez à nez avec Lily, etc, etc...

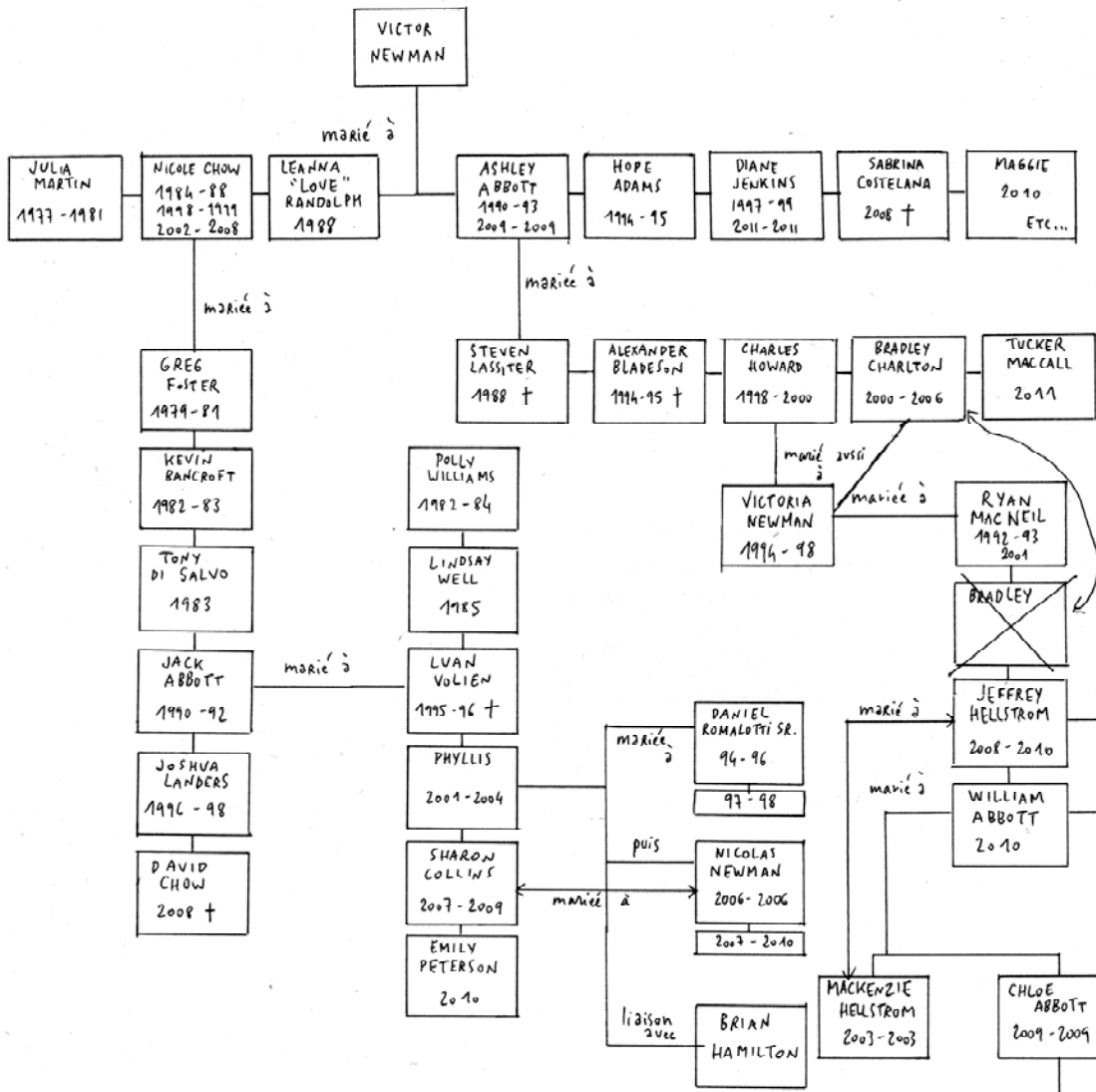
Comment s'y retrouver? Jack Gloria Brad Jill Katherine Nikki Jill Katherine April Lily Dakota Barbara Jeffrey...

A peine lu et déjà oublié. A peine vu et déjà effacé, hop on passe à l'image suivante.

L'afflux d'informations annihile toute progression de l'histoire, les scénaristes (remplacés aussi vite que les personnages) ne connaissent certainement pas eux-mêmes le fin mot de la série et se perdent volontairement dans des digressions. Il s'agit de faire durer le feuilleton, on rajoute des personnages pour étoffer l'histoire, pour créer de nouvelles complications, de nouveaux rebondissements, cela évite d'aller à l'essentiel, cela permet de tenir le téléspectateur pour un mois, trois mois, six mois, deux ans, vingt ans.

“C’est une histoire de famille” résume mémé.

Elle me cite les noms des personnages, noms que j’ai entendus maintes fois : Victor, Madame Chancellor, Nick, Phyllis... mais ne me raconte pas l’histoire... Malcom, Sharon, Brad, Nikki... Pour nous y retrouver j’ai essayé d’établir un arbre généalogique des personnages des *Feux de l’Amour*, je le montre à mémé mais elle ne voit plus très bien malgré ses lunettes :



Je n’ai déjà plus d’encre pour terminer l’arbre généalogique, et je perds le fil. Par exemple, je n’arrive pas à comprendre qui est la femme actuelle de Victor Newman. Il s’est marié plusieurs fois et parfois avec la même femme. Et puis il y a aussi Victoria Newman, deux simples lettres pour distinguer Victor de Victoria.

Quand la série a commencé à être diffusée, j'étais encore au collège. La musique du générique, maladroitement inspirée d'Erik Satie, annonçait, chaque après-midi, le moment de retourner en classe. J'étais bien content de repartir et de quitter ce salon sombre plutôt que de rester devant cette série qui sent le formol ou plutôt l'eau de Cologne à la lavande (mémé se nettoyait le visage avec cette eau et du coton, chaque jour devant la série, moment d'une pause beauté après la vaisselle).

Comparer la 1^{ère} *Gymnopédie* de Satie souvent utilisée dans des *soap operas* avec la musique des *Feux de l'amour* montre bien que le feuilleton abuse de sensibleries, de gamme mineure et de paresse (monotonie de la ligne d'accompagnement). Si cette musique accompagne facilement les pleurs de Nikky, la musique de Satie me donne plutôt envie de filmer un paysage. Par exemple, je filmerais bien la mer, à Nice, sur une musique de Satie.

1^{ère} Gymnopédie

1

ERIK SATIE

Lent et douloureux

pp

Les Feux de l'Amour

Jez Davidson

andante

mp

8^{me}

J'étais donc content de fuir le salon, ne pas me retrouver comme les personnages, enfermés dans un studio, enfermés dans un écran de télé, enfermés comme mémé tous les jours dans ce salon.

Mémé n'aime pas sortir : "Pour aller où? Pour quoi faire?" demande-t-elle.

Nous mangions, mes frères et moi, chez pépé et mémé, tous les jours à midi. Elle insistait, elle ne voulait pas qu'on s'inscrive à la cantine, elle nous voulait autour de la table de sa cuisine, entre midi et deux, elle voulait conserver, en italienne traditionnelle, son pouvoir sur la famille, en nous gavant, comme le faisait sa mère auparavant, de pâtes trop cuites et de gratins trop gras. Après le déjeuner et la vaisselle nous nous rendions au salon où trônait la télévision. Quand le feuilleton commençait, il fallait faire silence, mémé augmentait le son et fermait les volets pour mieux voir l'image. Les voix françaises des personnages, au jeu catastrophé, prenaient place et nous laissions mémé, pépé et tonton dans leur obscurité. Pépé s'asseyait toujours sur le même fauteuil à droite et tonton Thomas sur une chaise, à gauche de mémé.

J'ai des images en VHS de cette époque, une première tentative de filmer mémé et de la questionner à propos des *Feux de l'Amour*, en 1992, le feuilleton s'étant déjà bien enraciné dans le salon de mémé.

A présent, pépé n'est plus là. Mais son fauteuil et sa bibliothèque ne bronchent pas. Sur les quatrièmes de couvertures de leurs livres jaunies, Roger Borniche, Rika Zaraï ou Frédéric Dard écoutent toujours *Les Feux de l'Amour*.

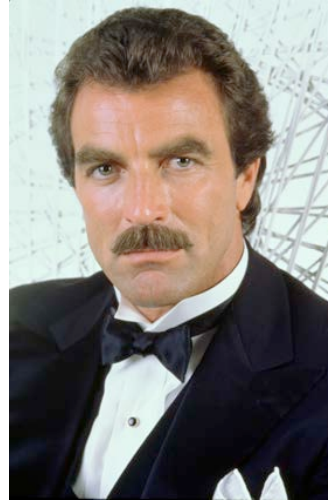
Aujourd'hui, toujours à gauche de mémé, il ne reste plus que tonton, tonton Thomas :



On l'appelle *tonton* mais c'est le tonton de papa, pas le mien. Le frère de mémé. Mémé est née en 1917, lui en 1915, à Monte di Procida en Italie, près de Naples. Ils ne se sont jamais quittés, même quand mémé était mariée: elle habitait avec son mari, sa mère, son fils, quelques neveux, sa sœur, ses frères, dont Thomas. Thomas est avec mémé le dernier personnage de cette histoire de famille (il reste Louis, un autre frère mais ils ne se parlent plus depuis 25 ans). Il est le dernier à ses côtés depuis la mort de pépé. Chaque jour, à la même place, depuis 22 ans, devant *Les Feux de l'Amour*. Souvent endormi mais devant le feuilleton. Endormi mais au poste.

L'aide de tonton n'est donc pas très efficace pour expliquer le feuilleton puisqu'il a dû suivre à peu près 1000 épisodes en état de sieste. Et puis la méprise avec d'autres séries télévisées, jeux et divertissements ne doit pas l'aider. Trop de feuilletons américains qui se ressemblent avec des histoires de patrons, de pétrole, de familles,

d'héritages, d'intrigues à l'eau de rose... D'ailleurs tonton confond souvent l'acteur interprétant Victor (dans *Les Feux de l'Amour*) avec Tom Selleck l'acteur principal de la série télé *Magnum*, il est trompé par la moustache.



Cela n'aide pas tonton à nous raconter l'histoire.

Parfois dans *Les Feux de l'Amour*, pour des raisons de fin de contrat, de décès ou de lassitude, un acteur est remplacé par un autre pour jouer le même personnage, même s'ils ne se ressemblent pas. Ces remplacements de deuxième mi-temps ne doivent pas aider à la compréhension de l'histoire. Ça ne dérangerait pas tonton de voir Magnum passer une porte et que dans le plan suivant ce soit Victor qui vienne embrasser Sharon.

Un autre exemple perturbant : certains personnages disparaissent, considérés comme morts mais réapparaissent plus tard au grand plaisir du téléspectateur, par exemple Philippe Chancellor III était déclaré mort en 1989 dans un accident de voiture après une fête trop arrosée mais refait surface en juillet 2009.



C'est une autre raison de perdre le fil. Tonton et mémé étaient pourtant sûrs de ce que le feuilleton leur avait montré.

Tonton ronfle. Il est permis de dormir devant ce feuilleton puisque 22 ans plus tard les mêmes personnages sont toujours là, ils n'ont pas changé de studio, juste un peu vieilli mais le maquillage télé conserve. On vieillit moins dans le poste que face à lui.

Chaque épisode se termine de la même manière, avec un coup de théâtre ou une énigme de dernière minute permettant de tenir en haleine le spectateur jusqu'au lendemain. 22 ans que ça dure, Mémé et tonton ont de l'endurance :

Victoria va-t-elle sortir de son coma? Son bébé va-t-il survivre? Jenny va-t-elle révéler qui est le coupable? Qui a poussé Cassie du haut de la colline? Nikki est-elle vraiment enceinte? Brad a-t-il trompé sa femme? John va-t-il enfin annoncer qu'il a un cancer?

Vous le saurez demain à 13h30.

Regarder successivement les dernières secondes des cinq derniers épisodes peut vous faire sentir le trop plein de rebondissements, trop plein comparable à ce que provoque les pâtes trop grasses de mémé, difficiles à digérer. Indigestion.

Chaque coup de théâtre efface le précédent, chaque épisode efface le précédent. Ça n'arrête jamais. Les problèmes de John effacent ceux de Brad qui effacent ceux de Nikki qui effacent ceux de Victor et on remet ça, John, Brad, Nikki, Victor... Finalement la télévision diffuse du vide. 22 ans à regarder du rien, je suis en admiration. Pas étonnant que mémé et tonton ne se souviennent pas. Comment se souvenir du rien?

J'essaie à nouveau (musique du générique avec son piano) :

“Alors mémé, tu me racontes ce feuilleton?”

Mémé me cite des prénoms de personnages: Victor, Mme Chancellor, Nick, Malcom, Phyllis, Sharon...les mêmes que mémé me citait déjà en 1992 sur VHS; des personnages mais pas d'histoire. La série est constituée surtout de gros plans sur des visages sur-expressifs, mimant grossièrement la tristesse, la surprise, la peur ou la jalousie. Je comprends alors pourquoi mémé ne me cite que des personnages et ne me raconte pas d'histoires, car la série est tout simplement une succession de visages.



Ces mêmes personnages qui, depuis toujours, vieillissent à l'écran, en même temps qu'elle, dans le même salon, à la même heure. Il faudrait tourner la caméra vers les spectateurs, inverser les rôles. Montrer aux acteurs et producteurs de la série le vieillissement de leurs spectateurs (qui eux ne sont pas maquillés). Il faudrait organiser un colloque, une rencontre entre acteurs et spectateurs fidèles. J'aimerais que Victor et Mme Chancelor s'intéressent un peu à mémé et tonton, à leur salon, à ce qu'ils mangent, à leurs habitudes. Qu'ils les regardent quand tonton s'habille le matin, pendant que mémé se met à la cuisine. Accompagnée de la musique du feuilleton, la réalité de mémé et tonton prendrait-elle une nouvelle épaisseur dramatique?



Voilà je voudrais que dans mon film Victor et madame Chancellor demandent aux téléspectateurs : “racontez-moi votre histoire... Une histoire. N'importe laquelle. Une histoire de téléspectateur par exemple.”

Mémé répondrait : “ça fait 20 ans que je regarde votre série, chez moi, dans mon salon à 13h30, mon salon où rien n'a bougé, même pas Thomas qui s'endort, à mes côtés, toutes les dix minutes”.

En effet, que répondre à Victor? La vie de mémé et tonton est dans une boucle identique à celle du feuilleton mais avec beaucoup moins d'événements:

1986 : dispute entre mémé et maman (sa belle-fille)

1988 : 2^{ème} opération des genoux de mémé

1990 : mémé et maman se réconcilient

1992 : 3^{ème} opération des genoux de mémé

1995 : opération du coeur de mémé

1998 : opération des yeux de mémé

2000 : opération du bassin de mémé... (la vie médicale de mémé est un vrai feuilleton)

Même à l'hôpital, mémé ne rate pas *Les Feux de l'Amour*. Et puisque au moins un épisode sur deux se passe dans un hôpital, mémé doit s'identifier et comparer ses blessures à celles de Victoria ou Phyllis.

2001 : mort de pépé (dernier événement en date)

Mémé est en deuil de son mari mais aussi de ses parents (morts il y a 40 ans), de ses soeurs et frères, en deuil permanent, en bonne napolitaine cultivée au catholicisme (mais peu pratiquante) se lamentant dans son salon.

De quoi faire baisser l'audience...

“D’accord, mais racontez moi votre histoire d’avant?”

- Avant? Et qu’est-ce que vous voulez qu’on vous raconte?

- Racontez moi les épisodes précédents : votre jeunesse en Italie, le départ en Algérie...”

Voilà j’aimerais que Victor me raconte l’histoire de mémé et tonton plutôt que mémé et tonton me racontent (sans vraiment me raconter) celle de Victor et de sa famille.

“Thomas, racontez-moi l’Italie” demande t-il à tonton.

Tonton réfléchit. Il hésite. Il n’entend plus très bien. Il a l’air d’avoir oublié son histoire comme ils ont oublié le feuilleton. Je connais quelques épisodes de l’histoire de mémé et tonton, quelques grands traits mais pas les détails : pourquoi ont-ils quitté l’Italie dans les années 20? Pourquoi l’Algérie ensuite? Comment se retrouve-t-on tous là, aujourd’hui, devant une série télé américaine, devant TF1, dans un appartement à Nice, “Nice, plus belle ville du monde” selon mémé?

“Plus belle qu’Alger?”

- Ah non Alger c’était le paradis, c’était magnifique!” répondraient sans hésiter mémé et tonton.

“Parlez moi d’Alger alors” demanderait Victor.

“Alger c’est loin, c’est passé” répondrait mémé, “on a des photos dans les albums, rien d’autre, on a dû partir et tout laisser sur place, on nous a mis dehors, comme des malpropres, on n’a pas eu le temps de prendre nos affaires.

- Aussi on a cette photo du port d’Alger mais rien d’autre”

(Il s'agit d'une photo couleur encadrée du port d'Alger, le port vu de la mer, vu d'un bateau qui arrivait ou qui repartait pour Marseille ou Casablanca). Mémé regarde la photo sans bouger de sa chaise.

Alger semble être l'épisode phare de notre famille (le travail, le mariage de mémé, la naissance de papa, la guerre, l'exil) car j'ai toujours vu cette photo au mur dans les appartements successifs de mémé. Donc retour permanent à Alger?



Cette photo d'Alger est le symbole d'un âge d'or qu'ils ne connaîtront plus même s'ils n'avaient pas plus d'or qu'aujourd'hui ou en Italie, mais parce qu'ils étaient plus jeunes, en famille et au soleil.

“Parlez moi de Nice alors !”

Nice. Mémé y vit depuis 40 ans mais ne sort pas, elle reste au 3è étage de son

immeuble, dans un quartier populaire et excentré, dans son salon, les rideaux fermés pour mieux voir l'écran de télévision.

Nice. Nice qu'elle ne connaît que par le journal télévisé ou par le *Nice-matin* ou par ce qu'on lui raconte. Nice, pour mémé, se résume à son appartement. Elle n'a même pas vu les travaux du tramway (qu'elle a suivis comme un feuilleton grâce au journal) ou la nouvelle bibliothèque de la ville, elle n'est jamais allée à la cinémathèque qui paraît presque jolie ce matin DING! Voici le tramway qui passe, pas en bas de chez elle, mémé ne voit pas le tramway de son balcon, elle ne voit que les voisins d'en face, c'est tout. Alors on montrera, à Victor et à Mme Chancelor des images de Nice. C'est au tour de Victor d'être spectateur. Enfermé dans son poste de télé, Mémé lui montrera ses albums de famille, et Tonton lui lira le *Nice-Matin*. Puisque mémé ne sort plus ce sera moi, son petit fils, qui promènerai Victor dans son téléviseur pour lui montrer la ville. On le mettra sur le balcon, on lui montrera le tramway de Nice, ses rues, ses passants, son agitation, son port, pour qu'il voit les bateaux qui partent vers Alger.

Victor regardera les bateaux partir mais ce sera sans doute une illusion.

“Alors Victor, ça vous plaît la Méditerranée?”

- Non Sharon, Brad n'est pas mon fils.”

Victor est retourné à Genoa City (la ville des *Feux de l'amour*).

Comme Victor, mémé préfère les studios de carton pâte d'un *soap opera* plutôt que d'aller se promener au bord de mer. Elle préfère la lumière artificielle du téléviseur au soleil du sud. Elle préfère la fiction à la réalité. Mémé aimerait (peut-être) vivre à Los Angeles ou Genoa City.

Dans la réalité, mémé regarde un feuilleton et n'a jamais mis les pieds aux Etats-Unis. Elle n'aime pas voyager, tonton non plus. L'appel du large du port d'Alger n'a aucun effet.

22 années de feuilleton. 22 années à attendre. A attendre quoi?

La fin de l'épisode?

Mémé et tonton se reposent peut-être des migrations forcées, de ces trajets en bateau, avion ou train à une époque où le voyage pour les classes populaires n'était pas synonyme de loisir. Pourquoi mémé et tonton ont-ils quitté l'Italie, ont-ils quitté, dans les années 20, Monte di Procida?

(musique du générique)

2. “ Tonton, tu me racontes l’Italie ? “

Tonton parle souvent de son désir de retourner en Italie, d’aller visiter Naples ou Cappella, d’y manger des pâtes aux pois chiches ou aux moules, d’aller voir à quoi ressemble aujourd’hui son village et d’aller admirer la mer. Mais il ne veut pas y aller parce qu’il doit rester près de sa soeur qui a mal aux jambes, prétend-il. Sa soeur ne veut pas y aller non plus, toujours cette histoire de jambes.

Quand on lui demande de nous parler de l’Italie, tonton répond :

“L’Italie c’était la misère...tu peux l’écrire en gros!”

La ville des *Feux de l’Amour* (Genoa City), même si mémé et tonton sont incapables de me le dire, prend son nom de la ville italienne de Gênes.

Donc retour en Italie?

“L’Italie, c’était la misère”.

C’est clair et net. Ce n’est pas l’image traditionnelle de l’Italie, celle des vacances au soleil, du farniente, de la *dolce vita*, de l’art et des bons plats. Mais l’Italie de l’entre deux guerres, du chômage, de la faim. Je pense soudain au *Voleur de bicyclette*, un des films préférés de tonton. Il parlait toujours de ce gamin qui pleurait de ne pas retrouver la bicyclette de son père et sans bicyclette, pas de travail.



J'imagine tonton, à 12 ans, comme le gamin du film de De Sica, cherchant à fuir sa vie misérable, essayant d'accéder à des jours meilleurs. Tonton parlait souvent aussi de *Riz amer* et du travail dur dans les rizières. Ces films lui rappellent sa jeunesse et ses années de misère à la campagne où il partait, dit-il, avec sa soeur, voler des fruits dans les champs.

“Au moins la France m’a donné à manger!” précise-t-il.

Tonton n'en dira pas plus, parce qu'il n'a pas envie de raconter, parce qu'il n'y a peut-être rien à raconter ou parce qu'il a la flemme. Et puis approche l'heure du tiercé, diffusé à la télévision et le tiercé c'est la passion de tonton Thomas.

Tonton et mémé ont préféré oublier leur histoire néo-réaliste (enfance misérable dans le sud de l'Italie, départ pour Alger, Seconde Guerre Mondiale, guerre d'Algérie, départ pour la France) pour se “concentrer” sur une fiction qui leur semble plus extraordinaire. Comment passe-t-on du néo-réalisme au *soap opera*, de De Sica à Hollywood? Nous sommes passés du prolétariat aux patrons d'industries, du noir et blanc à la couleur, de la rue au salon.

“Tonton, tu préfères *Le voleur de bicyclette* ou *Les Feux de l'Amour* ?

Il me répond qu'il est fatigué.

Cette “misère” angosse tonton qui se consacre donc au tiercé en espérant toucher le gros lot pour acheter une maison ou partir en voyage. L'empire Chancellor et l'Amérique font rêver :

“Tu ferais quoi tonton si tu gagnais au tiercé? Tu achèterais la maison de tes rêves? Et ce serait où?”

Mémé et tonton rêvent d'une Amérique de carton pâte, celle de cette série tournée en studio, dans des intérieurs qui les rassurent parce qu'ils leur rappellent leur propre

salon. La série est un huis-clos comme la vie de mémé et tonton dans leur salon aux volets fermés. A part que dans le salon de mémé, près de la télévision, trône cette photo encadrée du port d'Alger (et je ne pense pas que les personnages des *Feux de l'amour* aient un jour mis les pieds à *Alger City*).

Ils sont rassurés aussi par l'absence de mouvements de caméra. Très peu de déplacements de personnages dans cette série, tous leurs trajets sont ellipsés, pas de mouvements, pas de voyage entre Alger et Nice.

Rassurés enfin par la répétition. Une impression du temps qui ne passe pas. Vivre tous les jours le même jour, cela rassure. Ils ne sont plus obligés de voyager. Ils font du surplace. La VHS de 1992 pourrait être une image d'aujourd'hui.

Voilà, Hollywood endort alors que le néo-réalisme réveillait.

Et donc tonton se rendort.

- Alors mémé tu me racontes *Les Feux de l'Amour* ?

- Mais qu'est-ce que tu veux que je te raconte?

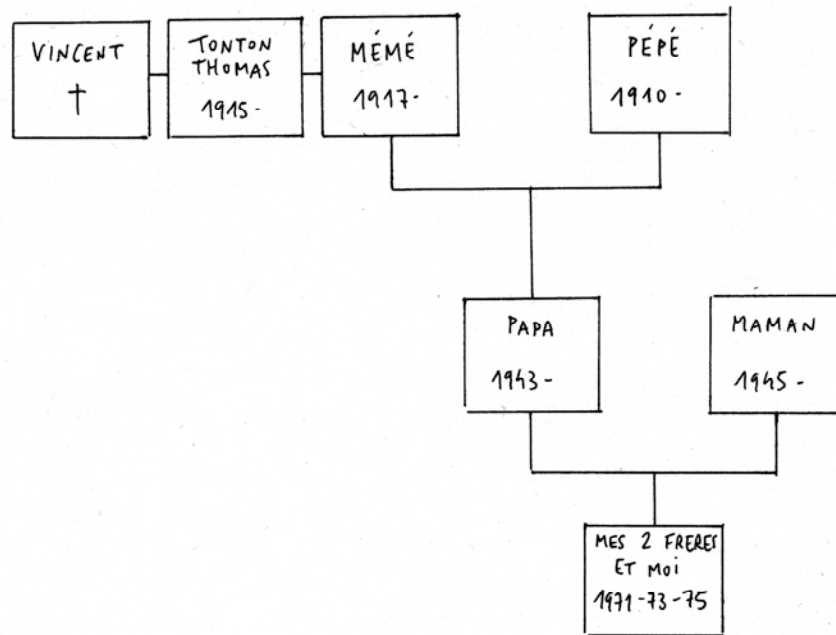
- Raconte-moi au moins le 1^{er} episode...

- Ouh la...c'est loin ça, ça fait au moins 20 ans.

Comme tonton, elle ne sait pas ou ne veut pas raconter. Je ne saurai décidément rien, ni sur *Les Feux de l'Amour*, ni sur l'Italie.

Je demande à papa de m'aider. Pas à propos des *Feux de l'amour* mais à propos d'Italie et d'Algérie. Il a vécu un peu de leur histoire. Je lui demande de poser des questions à sa mère. Mémé et tonton se contredisent, tentent de se rappeler mais tout est très flou à présent. Et le temps n'aide pas. Il aurait fallu filmer plus tôt quand ils

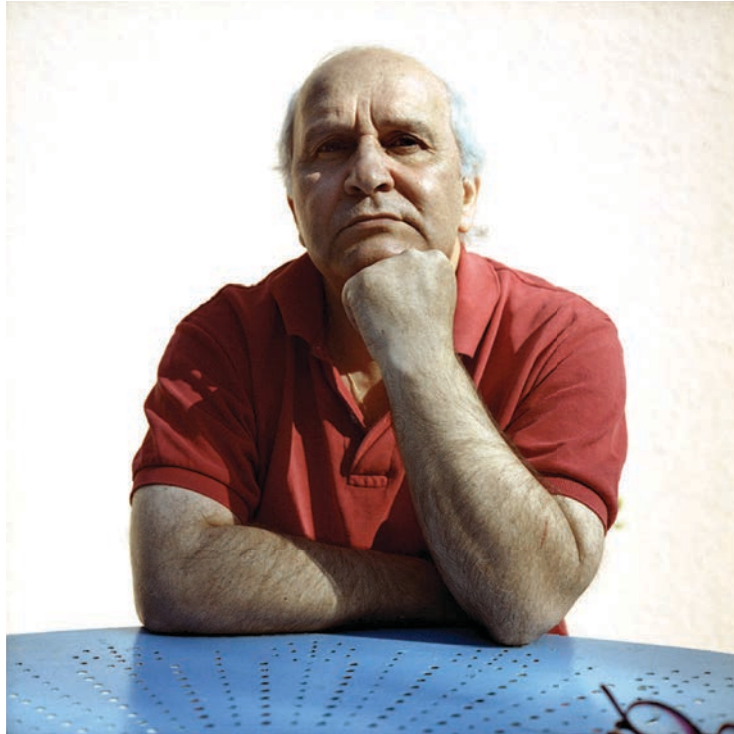
étaient *jeunes et agités*. L'arbre de ma famille est plus simple que celui de Genoa City : mariage unique de mémé, fils unique de mémé. Dans le feuilleton, les scénaristes rajoutent des personnages, chez mémé, on élimine: il ne reste plus qu'elle et son frère.



On ouvre des albums de photographies, ça peut aider les albums de famille, des photographies noir et blanc et couleur de l'Italie, d'Alger ou Nice...on tourne les pages mais l'histoire n'avance pas, il ne suffit pas de regarder des photos pour comprendre, ces photos ne me disent rien, elles me montrent pépé, tonton, mémé, l'arrière grand-père, Victor, Sharon, Malcom, papa petit.... une succession de visages. Des visages uniquement.

3. “ Et toi papa, que racontes-tu ? “

(musique du générique)



Il lit les journaux, traîne de pièce en pièce chez lui, nettoie avec une grande épuisette sa mini piscine de jardin, méticuleusement, il enlève feuilles, herbes et insectes, de la piscine qu’il n’utilise jamais, il allume la télé, regarde une chaîne ou une autre, il peut lui aussi, rester devant le feuilleton, devant n’importe quel feuilleton, il regarde ce qu’on lui propose. Il lit le 1^{er} livre, catalogue ou prospectus qu’il croise.

Papa parle peu. Il peut passer des heures à contempler le ciel ou une branche d’arbre, remplir des grilles de mots croisés, assis dans un fauteuil. Il fait du surplace lui aussi. Il ne raconte rien. N’a-t-il pas envie de parler ou n’a-t-il rien à dire ? Papa ne m’apprendra rien de plus sur l’histoire de la famille. Il raconte ce qu’on lui a raconté donc je ne saurai jamais ce qui est vrai ou romancé.

Il lit et relit des livres, des essais concernant l'Algérie française, par nostalgie peut-être. Il ne se promène pas non plus, ne sort pas trop, il préfère les huis clos comme sa mère, comme si l'envie était restée à quai à Alger, sur cette photo du port, quand en 1962, ils ont quitté le pays, forcés, et sont arrivés à Marseille. Mais plus qu'à la nostalgie, cette apathie est liée, il se pourrait, à un caractère napolitain. Le napolitain attend chez lui, dans son salon, dans le noir, à l'abri du soleil, comme mémé devant sa télé, à l'abri de la lumière extérieure et peut rester un mois, un an, deux ans, 20 ans devant un feuilleton. Le napolitain comme spectateur idéal des *Feux de l'Amour* ?



Ce serait donc là les origines italiennes de ma famille ? Genoa City autant que Naples ? Tonton serait-il le cousin de Victor ? Et papa le neveu de Sharon ? Mémé parlait de cousins installés aux Etats-Unis après avoir quitté l'Italie dans les années 20 mais serait-ce une légende ? Une légende à la Hollywood ?

4. Et si...

Je me demande parfois si mémé n'a pas peur de mourir avant la fin de la série, avant de voir le dernier épisode. Regarder 20 ans de *Feux de l'amour* et disparaître avant la fin, quel gâchis. Et mémé ne saurait jamais si Victor est bien le père de Phyllis ou non, elle ne saura pas si Cassie est tombée de la falaise par accident ou bien si elle a été poussée. Elle ne saura pas si John épousera Nikki.

Comment la série peut-elle continuer sans l'un de ses spectateurs ?

Victor demanderait à tonton :

“ Où est mémé ?

- C'est un malheur, elle est morte... je suis tout seul à présent. “

Victor commencerait peut-être à réfléchir et à en parler à ses producteurs :

“ la série est trop longue, faut accélérer “

Tonton est en marcel ou en pyjama, assis dans le salon, avec les mêmes meubles, en souvenir des disparus. Il reste fidèle aux *Feux de l'Amour* assis à la même place, ne voulant pas utiliser celle de mémé ou le fauteuil de pépé. Il est seul avec sa télé, son tiercé et la relique de la famille : la photo encadrée du port d'Alger. Il se plaindra que tout le monde l'a abandonné. Il s'endormira comme toujours entre deux scènes.

Je n'aurais plus qu'un seul point de vue sur le feuilleton ou l'Italie.

“ Alors tonton tu me racontes ce feuilleton ?

Et l'Italie ?

Et parle moi de ce port d'Alger.

Tu aimerais retourner à Alger ?

Tu avais la télé à Alger ?

Tu jouais au tiercé aussi ? “

Si mémé disparaît, tonton ne devrait plus avoir d'excuse pour se rendre en Italie. Mais il prétextera lui aussi qu'il n'a plus rien, plus sa sœur, qu'il n'a jamais quittée. Que c'est trop tard, qu'il est trop vieux. Je l'ai toujours entendu dire qu'il était trop vieux, il y a 30 ans déjà alors qu'il était encore *young*. A force de le répéter les 30 ans sont passés et il est effectivement vieux.

Et s'il disparaît lui aussi. Qui va me raconter *Les Feux de l'Amour* ?

Le fauteuil ? La photo du port d'Alger ?

Le public disparaît mais Victor et Mme Chancelor sont toujours au poste. Ils peuvent être remplacés par d'autres acteurs, c'est facile. Ils pourront être remplacés par n'importe qui, il suffit de mettre une moustache et une perruque blonde. Victor et Mme Chancelor n'ont finalement pas besoin du public. Ils continuent à jouer, sans lui.

Mémé et tonton se sont bien faits avoir.

NOTE D'INTENTION

Je ne sais pas grand-chose de l'histoire de ma famille. L'âge d'or algérien, le soleil, la jeunesse, l'Italie sont des épisodes auxquels on fait sans cesse référence d'un air entendu mais qu'on ne raconte jamais vraiment. Je ne sais rien de ce qui a *fait* ma famille à part les trois ou quatre mêmes anecdotes qui me sont, depuis l'enfance, inlassablement racontées : le jour où papa, enfant, a été malade parce qu'il avait mangé trop d'olives, le jour où mémé et pépé sont allés au restaurant et n'ont pas apprécié, le jour où tonton s'est ouvert la main à l'usine. Mes grands-parents qui sont si bavards ne m'ont jamais rien dit. Même les photos, surchargées pour eux de souvenirs, ne m'ont jamais été expliquées. Les photos de l'album de famille ne me parlent pas. Pas étonnant que je sois devenu photographe. J'avais sans doute besoin d'aller vérifier sur place ce qui se cachait derrière les photos et de pouvoir les légender.

Beaucoup de gens vont interroger leur grand-mère pour savoir. S'ils sont réalisateurs, parfois ils en font un film. Le roman familial coule alors comme un ruisseau à contre courant du temps. On remonte autant qu'on peut, une génération en arrière, parfois deux. J'ai toujours été fasciné par cette péremption de l'histoire. Pas celle des manuels et des grands Hommes, mais celle de nous tous, de la foule, de l'anonymat, de mémé. Christian Boltanski aime à dire que l'on meurt deux fois : la première lorsque l'on meurt et la seconde lorsque plus personne ne sait nous reconnaître sur la photo. Comme dans un *soap opera* où chaque épisode efface le précédent, la mémoire d'une génération chasse l'autre... tout le monde oublie et la vie continue. C'est tragique mais cela permet de relativiser. Cela redonne finalement de l'importance à l'instant, une certaine poésie.

Un film, c'est la poésie de cet instant fixé. C'est aussi pour cela que l'on filme nos grands-mères, pour les garder un peu avec nous. Parce que le film a ce pouvoir de résister au temps. Mémé, transformée en personnage, pourra traverser quelques siècles, sur un disque dur ou une des dernières K7, perdue dans une boîte à chaussures, dans un grenier, exhumée par hasard, avec bonheur ou indifférence...

Qu'y verra l'archéologue du futur ?

C'est peut-être en pensant à lui que je me suis décidé à faire ce film. Je me suis dit qu'au milieu de tous les *films de grand-mère qui témoignent*, il sera peut-être amusé de voir une mémé qui refuse de parler. Et je me suis dit aussi qu'avec un peu de chance, cela le fera sourire de reconnaître en Victor l'aïeul du personnage de la série favorite de sa grand-mère à lui, *Les Feux de l'Amour* toujours au poste cent ans plus tard, comme un trait d'union entre mon archéologue et moi, entre l'éternité et nous.

En somme, ce qui me semble un bon point de départ pour ce film sur la mémoire c'est que d'une part je sais que mémé ne dira rien de notre histoire familiale. Que le mystère ne sera pas percé. Que les visages et les photos resteront les toiles muettes sur lesquelles projeter nos fantasmes. Et que d'autre part l'histoire d'une famille américaine envahira de ses indiscretions et coups de théâtre la vacuité de paroles de notre famille à nous.

D'ailleurs si je m'étais dit que mémé me raconterait, alors je n'aurais pas décidé d'en faire un film. Ses révélations, si elles devaient sans doute me passionner, n'auraient certainement pas intéressé grand monde.

Non, ce qui m'intéresse c'est de faire quelque chose de cet étrange champ contre champ que j'observe depuis toujours chez ma grand-mère, entre des visages, ceux de mémé, pépé et tonton, pleins de promesses d'histoires, et ceux lisses des *Feux de l'Amour* qui parlent inlassablement mais sans jamais rien dire.

Ce qui m'intéresse aussi c'est l'ouverture de ces hors-champs, comme autant d'appels du grand large, depuis le salon aux volets clos de mémé : la fenêtre sur le port d'Alger, la lucarne sur une Genoa de carton pâte et la lumière de Nice à travers les persiennes.

C'est cet étrange rapport au temps. Une vie excentrique et accélérée à Genoa City. Une vie en sommeil, arrêtée sur le port d'Alger, pour ma famille. Un pacte de *Faust* passé avec la télévision, une vie par procuration en échange de mauvais souvenirs.

Enfin pour continuer de filer la métaphore cinématographique, ce qui m'intéresse dans le salon de mémé c'est la victoire d'Hollywood sur le néoréalisme, du parlant sur le muet, la bataille que s'y livrent les gros plans contre les plans larges, le tungstène contre

la lumière de la Méditerranée, le jeu affecté de Victor contre le *lamento* napolitano-pied-noir de tonton.

Si j'emprunte ici au vocabulaire guerrier, c'est que ce film est en quelque sorte mon règlement de comptes avec *Les Feux de l'Amour* dont la musique indigeste a colonisé) *mon* histoire de *notre* famille, de mes souvenirs de collège, de lycée, d'anniversaires... Moi qui suis né trop tard pour les connaître à Alger sans télévision et pour accompagner tonton voir les films de De Sica au cinéma. Alors comme un Luc Moullet dans ses grandes batailles contre une capsule de coca-cola ou la chaîne alimentaire mondialisée, j'utiliserai la dialectique du montage pour déchaîner ma vengeance, à coups d'ironie et de sophisme de mauvaise foi, sur Victor et la pauvre Phyllis déjà éreintée. J'appliquerai une intransigeante leçon de cinéma au pire de la télévision. L'écran deviendra le tableau noir où j'afficherai les moustaches de Magnum contre celles de Victor, un Philippe Chancelor liposucé, un arbre généalogique dégénéré...

Et puis nous nous réconcilierons comme dans toute histoire de famille. Finalement Brad est un peu mon cousin et Philippe Chancelor mon tonton longtemps disparu. J'aimerais qu'ils aient la même tendresse que moi pour mémé.

J'aimerais que Victor m'aide à demander encore une fois à mémé de me raconter.

C'est tout un pan de notre imaginaire collectif, construit aussi par le cinéma, qui se cache derrière la photo d'Alger et un extrait du *Voleur de bicyclette*. C'est de nombreuses histoires à imaginer... *Retour à Genoa City* est un film qui essaie de résister vainement à l'effacement. Qui cherche à créer de la mémoire en scrutant sur le visage plissé de mémé, dans les gestes de son quotidien, dans le rituel de ce quotidien avec tonton, les réminiscences d'une vie collective, en famille, en train de s'éteindre. C'est une tentative de remonter le temps vers un monde qui n'existe plus qu'enfermé dans une photo d'Alger accrochée au mur et un soupir d'Italie.

Ou plutôt une tentative d'en recueillir joyeusement ce qu'il en reste aujourd'hui, de faire un dernier tour de piste avec mémé et tonton.

Not all fuels are the same

de Benoît Grimalt

Entre deux concerts, Benoît Grimalt saisit le quotidien d'un duo de froggys en tournée au pays des Beatles. La punk-noise d'Agripion méritait bien cette captation brute du voyage, loin des hôtels chics, des tour bus et des caterings opulents, quelque part entre la porte des artistes, le coffre d'un break, l'inconfort d'un réveil embrumé et l'absurdité d'une station service d'autoroute.

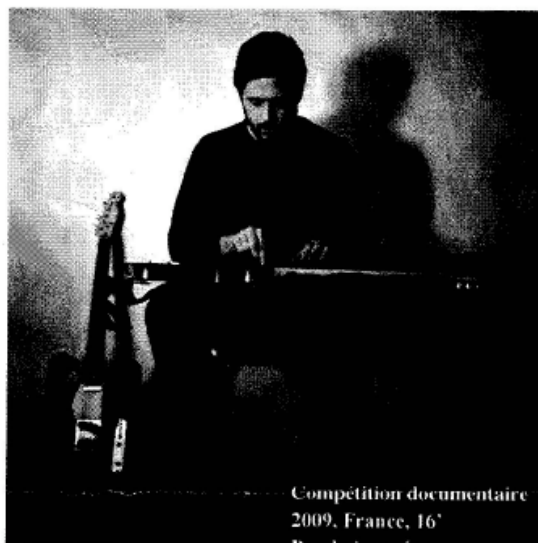
En filmant sans ambages la réalité de 95 % des groupes en itinérance, le réalisateur invite le spectateur au cœur de l'aventure, lui offrant une place d'observateur privilégié entre une paire de chaussettes de la veille et une cannette vide. *On the road*, avec le sourire et les poches sous les yeux, s'il vous plaît.

Mais c'est surtout l'intelligence du montage qui donne au film un véritable ressort comique, Benoît Grimalt soulignant habilement par une compilation de pépites le décalage des situations, les entrecoupant de parenthèses sonores, de cartons écrits, laissant glisser ça et là une once de douceur ou d'excentricité dans la grisaille ambiante. En tirant sa substance de la route mais loin d'en faire l'éloge, ce documentaire s'organise autour d'une trame narrative kilométrée, ponctuée de clichés.

Si les membres du groupe Agripion sont les pivots centraux de l'histoire, le réalisateur n'hésite pas à faire des focus sur leur public, guettant les réactions lors des performances live, il s'attarde sur l'improbable capharnaüm que composent les instruments, sur le plateau de scène, ravagé, qui clôt les concerts.

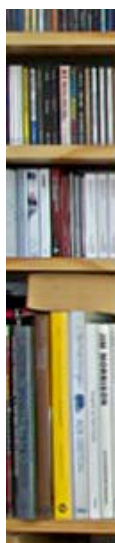
Avec beaucoup d'humour, le film dévoile l'intimité décomplexée de la troupe tout en conservant le rythme imposé du voyage, alternant excès en tous genres et phases de repos, jonglant avec les sentiments du spectateur, embarqué malgré lui dans cette tournée aussi courte qu'intense.

Vincent Courtois



Compétition documentaire
2009. France, 16'
Prochaines séances :
Aujourd'hui à 20h30 salle 10

Mots et sons (Emmanuel Abela):



EntreVues 2010, journal de bord #5 : Benoît Grimalt, Virgil Vernier, Catherine Bizern

Depuis notre arrivée à EntreVues, je ne cessais de m'interroger sur le nom de Benoît Grimalt, le réalisateur de *Not all fuels are the same*. Son nom me semblait familier, je cherchais parmi les réalisateurs, mais je faisais fausse route. Il est l'auteur d'un petit livre sur [Syd Barrett](#), le fondateur du Floyd, *Do you know Syd Barrett?*, publié chez Poursuite Éditions. Ce petit livre de photographies nous renseigne sur deux aspects de son travail : l'amour de la musique et de l'Angleterre. Son court métrage suit précisément la tournée d'un groupe de musiciens performers, très proches de la scène bruitiste improvisée, dans le pays de la pop.

Les images bucoliques de l'Angleterre tranchent nettement avec les stridences du groupe sur scène, et il en résulte une étrange carte postale sonore – l'approche photographique garde son importance –, mêlée de crispations soniques, extrêmes, et d'instantanés ruraux presque comiques. Benoît Grimalt adopte la posture du néophyte dans ce premier court métrage spontané, et bien qu'il s'en défende, la démarche est réfléchi ; elle pose la question de l'improvisation et de la maîtrise, pour un résultat très encourageant. Il nous a annoncé sur le plateau la volonté de suivre un groupe en tournée, tout en restant chez lui à Paris. Nous lui avons demandé de réaliser son *Syd Barrett*, loin du biopic, loin du documentaire traditionnel. Gageons qu'il ne s'attelle à la tâche un de ces jours !

Do you know Syd Barrett ?

(livre de photographies, 64 pages, éditions poursuite, 2009)

The photo book :

How do you try to connect with someone whom you have never met, only recently learned about and who is already deceased. This is a person with whom you will never meet and subsequently not have a personal relationship with? Yet your curiosity is whetted enough that you reach out to a place in which they lived, and by chance of close approximation, attempt to see their environment through your eyes. Maybe you will see something that they saw; would that create enough of a bond with this elusive person?

Syd (Roger Keith) Barrett, is a musical riddle cloaked in mystery, who after co-founding the band *Pink Floyd*, subsequently at age 29 left the musical industry to live in self-recluse at his mother's home in Cambridge, England. There he tended to his gardens, walked about the village and sometimes rode his bicycle until his passing at age 60 in 2006.

Reading Do you know Syd Barrett?, we will learn nothing more about the musician than what we already know. Benoit Grimalt's photographs are not meant to investigate further into Barrett's life and work, but they draw a romantic vision of Cambridge and of England, in tribute to the artist.

Had Syd Barrett noticed these things about his environment, the street crossing, the nearby café, the cross over bridge, the sidewalks that butted up to the adjacent homes, the trees blooming in the Spring, the verdant and soft grass, the aging infrastructure, perhaps the place that might be his last resting place at St Margaret as his illness continued during his decline. The color photographs, some in sharp detail, others with a translucent glaze over them, evokes a latent vision, of memories and mysteries.

This is a small perfect bound book with stiff covers, with the text handwritten in French but accompanied by an English translation insert of the four principal pages. Even if you are unable to read French, you have more than enough clues to take this wonderful journey around Cambridge with the ever small side trip to London, perhaps much like Barrett did.

By Douglas Stockdale



à Cambridge, la cassette à la
France, une émission de Jean-Michel
Boulet, un jour, à Cambridge, regrettant,
pourquoi n'est plus. J'ai donc pensé que
je ne ferais donc jamais son portrait, c'est
évident, il est évident!

("il est évident" est le titre d'une
chanson du second album de Barrett)